

Francesco Nappo

Francesco Nappo est né à Naples en 1949. Il enseigne l'italien et l'histoire à l'école primaire. Il est l'auteur d'un recueil, *Genere* publié chez Quodlibet en 1996.

L'œuvre de Francesco Nappo est toute entière tissée de références à la langue et à la culture napolitaines. Pourtant, si le dialecte est présent, l'on ne saurait parler à son propos ni de *poésie dialectale*, ni de *poésie écrite en dialecte*¹. Michele Ranchetti commente : « il y a là un étrange rapport entre langue et dialecte : les transcriptions sont apparentes seulement ; elles n'éclairent pas, elles ne traduisent pas la signification : elles se côtoient »². On aura tôt fait d'évoquer la tradition plurilinguiste – il reste que la brièveté des compositions et leur charge lyrique sont frappantes. Elles prennent dans la lave d'une langue minérale les gestes et les récits. Pompéi n'est pas loin dans ces poèmes des ensevelis. Vignettes ? On parlerait plus volontiers de crèche, ce grand art de Naples, de ces crèches avec leur bric à brac baroque qui sent la mort. Le poème de F. Nappo est souvent court, quelques vers à peine qui charrient l'histoire d'un pays, ses strates de langage, ses gestes passés comme ses scènes de rue. Écriture lapidaire, écriture de l'anthologie palatine où l'histoire est partout.

Michele Ranchetti toujours : « dans l'œuvre de F. Nappo est présente cette intelligence poétique fulgurante et aveuglante qui illumine la nature morte où convergent les gens, les choses et les paysages. Crèches baroques et tabernacles, geste des conquérants, vie de cour et vie des humbles : la citation latine et l'usage extravagant du vocabulaire le plus docte se mêlent à l'emploi du jargon. Cet usage si particulier de la langue permet à Nappo d'insérer des vers traduits ou mieux, des vers qui récupèrent dans la poésie la saveur passée de la traduction des classiques étudiés à l'école : l'*Illiade* de Monti, par exemple, l'hendécasyllabe comme cage illustre de la littérature italienne et de la culture sur laquelle elle se fonde, se dénoue et s'exerce. L'Homère latin et Virgile aussi passent dans les vers de Nappo et ainsi, le temps de la geste épique débarque dans les campagnes napolitaines, traverse les ruelles les moins fréquentées, et la boucherie chevaline participe par deux fois, par deux langues qui se côtoient, à la capture de l'espadon dans la Calabre archaïque de l'enfance maternelle »³.

Faire ses devoirs

Ma mère me soumettait
à des énigmes élémentaires,
comme au Temple, les Docteurs
qui interrogèrent l'enfant Jésus.
À ses côtés
parmi l'odeur du pain coupé,
je racontais l'Histoire.

*

1. Il faut rappeler l'importance de Naples dans l'histoire de la poésie dialectale du xx^e siècle : c'est la lecture que Croce fit des poètes napolitains, et principalement de la production de Salvatore di Giacomo, qui permit une nouvelle compréhension de la poésie dialectale comme une « poésie réflexive ». Dans son anthologie des poètes dialectaux du xx^e siècle, F. Brevini commente : « l'intelligence de l'opération de Di Giacomo a consisté à revendiquer la dignité de l'ancienne langue nationale napolitaine devant l'Italie de l'unité. Il sut le faire sans la tentation réactionnaire qui aurait consisté à ramener les anciens fantômes de l'âge des Bourbons, mais au contraire, en montrant la capacité du dialecte à s'articuler avec les recherches poétiques les plus avancées » in *La poesia in dialetto*, Mondadori, I Meridiani, 1999, p. 3170.

2. Cf. les « Paragraphes sur la poésie de Francesco Nappo » qui servent d'introduction au recueil *Genere*, pp. VII-XI. Pour les poésies où langue et dialecte se côtoient, cf. entre autres : *I nomi*, pp. 8-9 ; *Galactofrutosa*, pp. 12-13 ; *Funere*, pp. 26-27 ; *La macelleria equina*, pp. 60-61.

3. Sur la crèche, cf. Giorgio Agamben, *Enfance et histoire*, op. cit., pp. 153-158.

Catholica fides

Pour Atilio Pisani, éducateur

La maître calabrais nous dit
Un jour : « regardez bien
les Paumes. Il y a deux *M* gravés
si vous faites attention. *Memento mori*
disent-ils. En latin :
souviens-toi de la mort ».
Tous nous les avons vus.
Pas immédiatement pourtant.

Sur le lac de Tibériade

Avant l'espérance
que le rire enivré du Christ
te remplisse : l'eau
du lac où sombrent
les pas et chante la tempête.
Et j'appelle bien le mal
dont je ne dispose pas.
Et j'appelle amour le rameau
qui ne revendique pas le soleil
et que le ciel vient briser.

La patrie ce sera quand
nous serons tous des étrangers.

Jours de Carême

L'odeur du feu.
Nous avions escaladé
le muret d'un jardin. Et pourtant
il était tard. La mère
d'un autre garçon suppliait
point trop éloignée.
L'odeur du feu dans le vent
et l'ascension périlleuse :
nous vîmes la nuit en son cercle.

Homère

Cette vie que je n'ai pas vécue, j'ai su la dire,
le passé perdu d'Astyanax et
les belles chevilles de l'esclave troyenne
tant aimée. Je suis né aveugle
dans l'Égée de lumière blessé,
aveugle je devins au provocant périple
qui en vain pourchasse
son apparence. J'ignore où je suis né, mais
la constance des lois de chair
s'applique à la patrie, comme à la matrice.

La fillette de la rue Leopardi

Tu fronçais les paupières
devant le chien
mort, pour ne pas voir
la blessure ou ce qui sécoulait.
C'était jour de fête.
Il était là, entre l'éclat
bariolé des rails
et cette trappe de fer
avec l'emblème fasciste. O comme
j'eusse aimé déciller vos yeux.

© Quodlibet, 1996,
traduit et présenté par Martin Rueff